

Les 2^{èmes} Assises Nationales de la Lecture

LE COLLOQUE

RÉFLEXIONS SUR L'ÉCRIT DE PROXIMITÉ

ou

les pièges de la communication efficace

François Richaudeau
Éditeur

DU PLOMB AU MAC

Les informations que nous possédons sur l'histoire des techniques et des matériels d'imprimerie, montrent que pendant presque quatre siècles rien de fondamental n'a changé depuis Gutenberg (en 1440) : des caractères métalliques fabriqués à la manière des médailles, assemblés manuellement en lignes, puis en pages ; ces pages imprimées sur des feuilles de papier par une presse à vis inspirée de celle des vendangeurs. C'est à la suite de l'invention de la machine à vapeur que la presse à bras est remplacée par une presse mécanique (Koenig en 1811), puis que la composition manuelle est elle aussi mécanisée (Lyntype en 1885). Entre temps, pour l'impression des gros tirages des journaux, à la presse à feuilles aura succédé la rotative à bobines, bien plus rapide (Bullock en 1865). L'énergie électrique plus économique et plus souple se substitue à celle des machines à vapeur. Mais en 1949, avec la présentation de la photo-composeuse Photons-Lumitype, c'est l'annonce de la grande mutation, de la mort du "plomb" remplacé par le film qui élimine les servitudes et les rigidités des compositions métalliques. Hélas le nouveau règne technologique sera de courte durée avec l'apparition en 1984 du Macintosh de la jeune firme Apple, bientôt suivie de celle des logiciels pour P.C. de toutes marques. La P.A.O. (Publication Assistée par Ordinateur) ou D.T.P. (Desktop Publishing) envoie au musée les ateliers de composition-plomb et de photo-composition.

De là évidemment, des conséquences sur les compositions et les mises en pages des imprimés actuels.

D'où aussi, un rajeunissement possible et souhaitable de certaines règles typographiques devenues obsolètes.¹

¹ Richaudeau F., *Lectures et typographies fonctionnelles* in : Les dossiers de la revue de bibliologie, Octobre 1995.

DE LA PÉNURIE AU GASPILLAGE

Pendant quatre siècles, tous les stades de la fabrication d'une "chose imprimée" - le plus souvent un livre - sont donc manuels ; d'où un prix de revient élevé face à une demande croissante de lecteurs. Le maniement de blocs de plomb rendait sinon malaisé, du moins trop coûteux des mises en pages fonctionnelles, telles celles des manuscrits du Moyen-Âge (avec gloses, ponctuations complexes...) et l'on s'achemine assez vite vers les pages composées d'empilements de lignes semblables.

Évolution correspondant à une économie de pénurie où la priorité est donnée au prix de revient le plus faible afin d'augmenter néanmoins le plus grand nombre de lecteurs. La matière à consommer - à lire - étant rare, le mode et la vitesse de sa consommation - de sa lecture - ne s'accompagnent pas de recherche particulière de productivité de celle-ci.

Et puis nous l'avons vu, depuis plus d'un siècle les techniques évoluent à un rythme accéléré ; au fur et à mesure des améliorations, les prix de revient diminuant entraînent des ventes plus élevées pour des lecteurs de plus en plus nombreux. L'économie des communications par l'écrit passe successivement par les stades de production (machine à vapeur), de consommation (électricité), d'abondance (électronique). Et nous venons d'atteindre le stade de la surabondance, du gaspillage (informatique). Aucun d'entre nous ne peut plus se comporter en lecteur de pénurie, lire intégralement toutes les informations à sa disposition ; il doit choisir entre les textes, choisir à l'intérieur de chaque texte, définir sa stratégie de lecture, sa vitesse de lecture, parfois zapper, naviguer au sein d'un hypertexte que celui-ci soit concret ou fictif sur papier ou sur écran.

Qu'il s'agisse d'informations générales ou d'écrits de proximité. D'où, nous le verrons des conséquences sur les écritures linguistiques et typographiques.

D'UN MONOPOLE SÉCURISANT À LA CONCURRENCE FÉROCE

Et tout cela au sein d'un environnement nouveau : pendant des siècles le média chose imprimée a joui d'un monopole total dans le domaine des transmissions différées des connaissances et de leurs conservations.

Puis sont apparus - et nous submergent - les médias audiovisuels : cinéma, télévision, vidéo, multimédias combinant image et son - ô combien plus séduisants.

L'antique média traditionnel se trouve maintenant non plus seul, mais face à une concurrence redoutable ; situation ou décourageante ou stimulante suivant le comportement de l'attaqué.

D'où l'obligation pour le média imprimé dans ce nouvel environnement d'une réflexion approfondie sur ses chances de survie ; et si sa réponse est positive sur les adaptations nécessaires pour maintenir une présence qui ne soit pas que marginale.

Sur la survie de la lecture des raisons de nature quantitative et structurelle devraient nous rassurer.

De nature quantitative : En lecture intégrale la vitesse d'un bon lecteur moyen est triple de celle de prononciation - et donc d'écoute - sur le même texte.

De nature qualitative, structurelle : Alors que la communication orale est de nature linéaire, et donc à sens unique, la communication par l'écrit est à sens et à dimension multiples, permettant non seulement de revenir en arrière, mais aussi de "voyager" au sein de la page, et entre les

pages.

Mais, dans un proche avenir cette lecture se pratiquera-t-elle sur du papier ou sur l'écran d'un ordinateur ? Pour certains supports d'information - je pense par exemple aux dictionnaires et encyclopédies - la bataille risque de tourner à l'avantage du média informatique. Pour la majorité des écrits de proximité on peut pronostiquer l'inverse : parce qu'une partie non négligeable des citoyens destinataires ne seront toujours pas équipés de matériel informatique ; parce que la distribution de l'écrit-papier (par exemple par courrier) oblige le destinataire à la manipuler, à le voir... et peut-être à le lire. Alors que rien ne l'obligerait à ouvrir son micro, à appeler un programme ou à glisser une disquette.

ÉCRIRE POUR ÊTRE LU

Mais comment va-t-il lire cet écrit ? Ou, inversons la proposition ; comment adapter au mieux cet écrit à sa lecture ? D'où l'interrogation sur ce processus de lecture : comment lit-on ? Ce n'est pas ici, au sein de ce colloque organisé par l'AFL que je vais m'étendre pour polémiquer à propos d'une prétendue nature phonatoire de la lecture ; théorie obsolète, qu'hélas certains enseignants et chercheurs défendent encore. Je ne citerai qu'une seule expérience ; demandez à l'un de ces partisans de lire à haute voix un texte dans une salle éclairée à la lumière artificielle ; puis coupez le courant ce qui plonge brusquement la pièce dans l'obscurité. Et bien votre sujet continuera de lire à voix haute quelques mots pendant quelques secondes. Ce qui prouve qu'il avait perçu, lu silencieusement ces mots avant l'extinction de l'éclairage, et que leur oralisation ne constituait qu'une répétition. Alors venons-en sans plus tarder à notre définition de la lecture : "*Lire c'est produire un sens à partir de signes visuels abstraits*". Mais quelle est l'unité linguistique qui "porte" ce sens ?

À première vue dira-t-on, un mot, dans tous les cas ; et ici précisément le mot "sens" ? Pas si simple, car il pourrait s'agir de l'un de nos cinq sens (le goût...), ou d'une direction (le sens unique), ou de la faculté de bien juger (le bon sens), ou d'une signification, comme ici.

On me répondra que cette dernière définition va de soi. Ce n'est pas si évident compte tenu du sujet traité car j'aurais pu traiter du sens du parcours de l'œil en lecture. Il me fallait pour décider non seulement connaître ce sujet, mais aussi intégrer ce mot sens au sein d'une phrase. Et dans ce cas - qui est loin d'être particulier - mon unité de sens est la phrase. Ai-je un peu truqué ma démonstration ? Mais j'aurais pu tout aussi bien la réaliser avec d'autres mots sur le même thème tels : lettre, mot, signe. Et il faut savoir que ces mots à sens multiples dits polysémiques sont statistiquement les mots les plus courants et les plus fréquents ². Ainsi de très nombreux mots usuels ne correspondent à un sens qu'au sein d'un **contexte** ; et ce contexte est généralement constitué par la **phrase**.

² Zipf G.K., *La psycho-biologie du langage*, Paris, Retz, 1974.

LECTURE ET ANTICIPATION

D'où - et nous le verrons bientôt - l'importance des règles ou les conseils à la base de la construction de cette phrase.

Reprenons celle-ci :

- après les premiers mots : *D'où*, nous attendons les conséquences de l'affirmation de la phrase précédente,
- après *nous*, nous attendons très prochainement un verbe ce sera *verrons*,
- après *l'importance des*, nous attendons un déterminant au pluriel ; ce sera *règles*
- même chose avec *à la base de* pour *la construction*,
- et enfin après *cette*, c'est le mot lui-même que nous attendions : *phrase*.

Que nous montre cet exemple : que la perception des mots à venir d'une phrase est fréquemment facilitée par un **processus probabiliste d'anticipation** ; et qui peut aller de la prévision d'une structure sémantique ou syntaxique à la catégorie grammaticale d'un mot ; et parfois même à ce mot. Tout se passe comme si, entraîné par une pulsion d'avancer dans la découverte d'une information, le récepteur (en lecture comme en audition) participait à l'écriture de la suite des mots de la phrase. Et lire nous apparaît non plus comme une suite de déchiffrements successifs de sens de mots, mais comme un processus bien plus complexe se rapprochant d'une activité d'écriture.

Reprenons la phrase que nous avons analysée ; elle est relativement longue 23 mots, et n'aurait-il pas mieux valu 4 phrases bien plus courtes (en moyenne de 6 mots chacune, soit 24 mots au total) :

- *Il en résulte des conséquences.*
- *Nous le verrons bientôt.*
- *Des règles et des conseils sont importants (tes).*
- *Elles (et ils) concernent la construction de la phrase.*

Les expériences montrent que la mémorisation et la compréhension sont moins bonnes avec la seconde formulation. Exemple un peu caricatural direz-vous. Je le concède, avec l'excuse de devoir frapper vite et fort dans le cadre d'une intervention à la durée limitée. Mais des expériences portant sur de nombreux exemples, effectuées sur de nombreux sujets le confirment. Expériences pratiquée non seulement sur des adultes, mais aussi sur des jeunes lecteurs âgés de 11 ans. (Inutile d'insister dans ce cas sur les conséquences de nature pédagogique).³

LES PHRASES LES PLUS LISIBLES

Je résume leurs conclusions : (en assimilant mémorisation et lisibilité)

1. Des **phrases** (relativement) longues sont mieux mémorisées que des phrases courtes. Je donnerai des chiffres plus loin.
2. Des phrases à **structure réursive** (du type : sujet, verbe, complément...) sont mieux retenues que des phrases à **structure énumérative**. En effet la construction de ces dernières exclut

³ Richaudeau F. (Sous la direction de), *Recherches actuelles sur la lisibilité*, Paris, Retz, 1984.

généralement toute possibilité d'anticipation.

3. Utilisation de **mots-outils de subordination**, tels que, *qui, pourquoi, donc, où...* qui aident à l'anticipation favorisent cette mémorisation. On peut comparer ces mots aux poteaux indicateurs, qui au cours d'une randonnée, à chaque embranchement nous indiquent le sentier qui nous conduira à notre but. Ce qui va à l'encontre des règles scolaires et universitaires de la "belle écriture". Mais qui ne justifierait évidemment pas abusif de ces mots "rocaillieux" lorsqu'ils n'aident pas à l'anticipation.

4. L'intercalation au sein d'une phrase d'**enchâssements** assez longs (mots pouvant être mis entre tirets ou parenthèses) qui rompent le processus d'anticipation nuit à une bonne mémorisation, et donc à la lisibilité.

Les trois premières règles nous invitent à ne pas céder à cette démagogie rédactionnelle qui reviendrait à considérer nos lecteurs d'écrits de proximité moins intelligents qu'ils ne sont. Ceci étant dit, ne leur donnons pas à lire des phrases à la Proust, ce qui me conduit à aborder la longueur de la phrase. Celle-ci est évidemment fonction du niveau culturel de la "cible" à laquelle on s'adresse ; et il en est de même pour le vocabulaire. Pour une cible de **lecteurs d'un niveau culturel moyen**, la **phrase moyenne** à structure récursive, comprend **15 mots**. Les phrases concrètes et "visuelles" se révèlent plus lisibles que les phrases abstraites. Les exemples, les analogies, les tournures personnelles constituent en outre des facteurs positifs de lisibilité. Le niveau culturel du lecteur intervient également comme déjà dit. Compte tenu de tous ces facteurs, la longueur extrême d'une phrase lisible pourrait comprendre jusqu'à 30 mots.⁴

METTRE EN VALEUR SON TEXTE PAR LA TYPOGRAPHIE

Revenons à notre bref historique des techniques de fabrication des "choses imprimées" et de leurs modes de lecture. Face aux masses de textes qui lui sont proposées le lecteur contemporain est généralement conduit à choisir ce qu'il lira, et comment il le lira ; il est devenu libre. D'où l'utilité - oserai-je dire la nécessité - de structures typographiques à son service, qui l'aident dans cette démarche. Ce qui conduit à l'abandon des mises en pages traditionnelles composées : de ces suites compactes de longs paragraphes, empilements de lignes toutes identiques au profit d'une typographie fonctionnelle, qui lui permette de choisir ses lectures et leurs modes de lecture : paradoxalement, une typographie plus complexe pour simplifier la lecture. Ci-dessous quelques conseils :

- Divisez votre texte en **paragraphes** assez courts, chacun se prêtant à une lecture (ou à un survol) intégrale. Vous pouvez même parfois marquer la fin d'un paragraphe par un léger interlignage.
- Rédigez la première phrase de chaque paragraphe afin qu'elle incite à la lecture du texte qui suit : soit en enchaînement avec ce qui précédait ; soit en présentant ce qui va suivre.

⁴ Encore faudrait-il aborder le domaine très flou de la ponctuation, où le *point-virgule* peut souvent jouer le rôle du *point*, en lisibilité.

- Composez les paragraphes "**hors texte principal**" : conclusions, résumés, descriptions techniques détaillées... dans des caractères différents de ceux du texte principal : soit plus importants (plus grands ou plus gras), soit moins importants, suivant leur intérêt. Ou dans des justifications (longueurs des lignes) différentes.
- À l'intérieur des paragraphes composez spécialement certains mots ; par exemple :
 - ⇒ Les noms d'auteurs, d'œuvres, d'organismes... en caractères *italique*,
 - ⇒ Les mots importants qui doivent attirer l'intérêt du lecteur en caractères **gras**,
 - ⇒ Dans certains cas, des mots moins importants mais utiles pour certaines explications, en caractères soulignés.
- Si votre plaquette ou votre livre comporte une **table des matières**, placez celle-ci en tête de l'ouvrage, car elle doit servir de guide à son lecteur.
- Mais il se révèle utile de jouer avec les variétés de caractères pour guider l'œil du lecteur, n'en abusez pas : trop de typographies différentes et trop souvent, brouilleraient le sens de votre message et indisposeraient le lecteur, face à un patchwork graphique insupportable.
- Pour terminer : écrivez et composez vos textes de proximité en sachant que leur destinataire ne les attend pas obligatoirement... sera parfois tenté de ne pas lire... ou ne poursuivra leur lecture (intégrale ou partielle) que si vous les avez rédigés et présentés pour lui. Car l'important n'est pas ce que vous aurez écrit - et qui vous est cher - mais ce qui sera lu. Alliez compétence technique, compétence rédactionnelle et humilité... et votre texte, alors seulement, sera vraiment - dans tous les sens du mot - très proche de son destinataire.

François Richaudeau

QUESTIONS DE LA SALLE :

Anonyme : *Pour revenir sur les limites de l'usage de l'énumération dans un texte. Vous nous dites qu'une phrase dont la structure syntaxique est plus longue qu'une série de phrases courtes serait plus lisible. Est-ce qu'il n'y a pas une forme d'énumération - comme certains slogans publicitaires qui comportent cette fonction poétique englobant non seulement les vers mais aussi les jeux de mots, les rejets de sens, tout ce qui renvoie au plaisir du texte sur lequel vous avez terminé votre communication - dont la lecture serait plus facile ?*

François Richaudeau : Je n'ai pas parlé effectivement de la fonction poétique, ni de la redondance (par exemple, la poésie est à base de redondance, une notion qu'on critique) mais je suis de votre avis. Chaque terme du segment d'une énumération peut, indirectement, en appeler un autre et faciliter le processus d'anticipation. Les choses sont complexes et mon point de vue était général et ignorait le facteur esthétique dans l'écriture...

- ... donc, si je vous suis bien, quand on parle de lisibilité d'un texte, on ne parle pas uniquement du contenu discursif mais aussi de la façon et du plaisir d'y entrer.

François Richaudeau : Je voudrais ajouter, suite à la polémique de tout à l'heure, au maître-mot "complexité" celui de "liberté", en lecture, en diffusion, en édition. Je crois que la liberté est source de plaisir et que grâce à ce plaisir la lecture survivra et se développera et les libraires également.

Jean Foucambert : *Par rapport au sujet de ces Assises et pour clore cette première journée, je voudrais dire que les interventions témoignent de la difficulté de fonder les problèmes spécifiques dans la mise en œuvre de politiques générales. On peut remercier ces acteurs de témoigner de la réalité des problèmes dans lesquels ils se trouvent et des logiques dans lesquelles ils s'inscrivent mais - et c'est bien là la difficulté des villes-lecture - l'essentiel est bien de savoir comment dépasser ces logiques pour contribuer à une réflexion sur la mise en œuvre d'une politique générale qui inclut les expériences et les savoirs acquis par chacun des acteurs mais pour les dépasser.*

Pour parler des contributions de Cécil Guitart, Jean-Michel Leterrier et Paulette Descamps, le sujet qui nous réunit est bien de savoir comment l'obligation d'intervenir dans une ville-lecture conduit une bibliothèque, un comité d'entreprise, une librairie à poser autrement les problèmes de bibliothèque, de comité d'entreprise et de librairie.

Dans les villes, qu'elles soient lecture ou pas, il y a une grande diversité d'écrits et c'est souvent parce que ce sont les seuls écrits que rencontrent les peu lecteurs, ceux qui forgent leur opinion sur l'écrit. Les problèmes d'écriture de ces écrits sont donc essentiels. Le danger est que, sous prétexte de s'adresser à des gens ayant peu d'expérience de l'écrit, on fasse des écrits tellement simples qu'ils perdraient toutes les fonctions de l'écrit et ne seraient qu'un substitut de l'oral ? Quand François Richaudeau insiste tant sur cette idée de complexité et sur le fait que plus la phrase reflète la complexité de la pensée plus elle est facile à comprendre, il nous rassure et nous indique que les écrits de la ville doivent donner le véritable exemple des fonctions et des usages de l'écrit.

* * *